

# Intérêt de l'histoire de la Médecine

Jacques POULET

De nos jours il peut sembler désuet à certains, voire superflu, de porter encore quelque intérêt à l'Histoire de la Médecine.

Cette étude peut apparaître comme désuète en un temps où la médecine devient de plus en plus scientifique, où les sciences fondamentales prennent une importance croissante, où l'on tend à croire de plus en plus à une solution apportée aux problèmes par des ordinateurs, à des colonnes de données mises en sigles et en chiffres.

Elle peut paraître superflue dans la mesure où le médecin d'aujourd'hui n'a plus le temps d'encombrer son savoir d'inquiétudes sur le passé de la médecine et sur son devenir.

Elle peut aussi apparaître vaine par son aspect apparent de jeu de l'esprit semblant improductif et par la difficulté qui semble exister *a priori* à concilier l'Histoire et la Médecine.

Pourtant, à y regarder d'un peu plus près, chacune d'entre elles s'enrichit de l'autre et il importe d'emblée, avant toute chose, de s'interroger sur le rapprochement de ces deux termes : Histoire et Médecine.

## HISTOIRE ET MEDECINE

Ces deux sciences, en plus des caractères communs qu'elles comportent, interfèrent l'une sur l'autre.

Pour certains, Histoire et Médecine apparaissent comme inconciliables dans leurs propos et irréductibles dans leur esprit. L'Histoire intègre l'instant dans la durée. D'une somme de variables, elle déduit des constantes. Elle extrait le permanent de l'occasionnel. La Médecine, au contraire, œuvre dans le moment, le discontinu et l'individuel : il n'y a pas de maladies, il n'y a que des malades.

L'Histoire s'efforce de reconstituer un passé collectif. A l'opposé, la Médecine se voue au présent individuel d'un malade à soulager et se nourrit des perspectives futures du progrès technique.

Pour d'autres, par exemple Etienne May, plus que toute autre discipline, la Médecine est liée intimement à l'Histoire des hommes, à leurs craintes, à leurs rêves, à leur vie sociale tout entière.

La Médecine est tissée par les fils de l'Histoire, et bien des événements politiques, sociaux, économiques ou culturels s'éclairent à la lumière des faits médicaux.

Médecine et Histoire ont donc des caractères communs et se rejoignent en plusieurs points. Elles s'édifient toutes les deux sur des connaissances objectives, mais pour participer à la fois de la science et de l'art. Ceci explique les incertitudes et les divergences qu'elles suscitent, incertitudes qui légitiment leur rapprochement. De plus, chacune d'entre elles a une influence sur l'autre.

Il peut être utile de rappeler qu'un art est le fruit d'actes individuels privilégiés à la mesure du talent, de l'habileté et de l'intuition de ceux qui l'exercent. Une science, au contraire, est un ensemble de connaissances exactes et approfondies, résultant d'observations et d'expériences précises et portant sur un objet dont l'intérêt apparaît général et universel.

L'Histoire souffre autant que la Médecine de cette dualité, ce qui rend compte des jugements variés et souvent opposés que l'on a portés sur cette discipline.

Pour Anatole France, ce n'est qu'un art qui ne relève que de l'imagination, et dans le cynisme de son scepticisme il précisait qu'il n'y a qu'un cas où la documentation soit certaine, c'est quand il n'existe qu'un seul témoignage.

Pour Paul Valéry, elle ne peut rien enseigner puisqu'elle contient tout et donne des exemples de tout.

Au contraire, Fustel de Coulanges affirme que l'Histoire n'est pas un art, mais une science pure. Elle consiste, comme toute science, à constater les faits, à les analyser, à les rapprocher, à en marquer les liens.

En ce qui concerne la Médecine, Paracelse affirmait déjà au XVI<sup>e</sup> siècle qu'elle est à la fois art et science, et Claude Bernard a trouvé la formule adéquate en écrivant : « La Médecine n'est ni un art ni une science, c'est une profession. » Mais cette définition est un peu une échappatoire.

Même de nos jours elle demeure un art, car elle s'applique toujours à des cas individuels. Elle l'est aussi du fait de la participation personnelle, constante du médecin obligé de continuer à agir dans l'absence de certitude, tout autant que par l'habileté manuelle du chirurgien.

Elle n'est devenue science que depuis un siècle, par les apports de la physiologie normale et pathologique, de l'anatomie pathologique, de la bactériologie, de la physique et de la chimie biologique, qui lui servent désormais de support et le complètent.

### *Influence de la Médecine sur l'Histoire*

Il est intéressant, à un premier niveau d'observation, de relever l'influence que certaines maladies ont pu avoir sur le cours de l'Histoire.

La mort prématurée, à 33 ans, d'Alexandre le Grand a peut-être changé la face du monde, de même que l'infarctus qui terrassa Mirabeau en 1791 n'est pas sans rapport avec le devenir de la Révolution française.

Les famines et les épidémies ont contribué à modeler l'Histoire, et il suffit de citer les pandémies de pestes du Moyen Age, ou plus simplement le rôle qu'a joué la dysenterie sur les marins turcs, lors du combat de Lépante, ou sur les troupes du Duc de Brunswick dans la bataille de Valmy, l'épidémie de fièvre jaune dans l'échec de l'expédition de Leclerc à Saint-Domingue.

L'utilisation de procédés thérapeutiques ou prophylactiques ignorés ou négligés de l'ennemi, peut favoriser une armée en guerre. La vaccination jennérienne imposée par Napoléon au camp de Boulogne, à la Grande Armée, protégea celle-ci des épidémies de variole qui allaient décimer les armées alliées. Un siècle plus tard, la vaccination anti-typhoïdique allait protéger l'armée française de la typhoïde qui devait frapper celles des empires centraux. Au cours de la deuxième guerre mondiale, l'emploi de la pénicilline, ignorée des Allemands, a joué un grand rôle dans la victoire des alliés.

La Médecine a aussi une grande place dans l'Histoire des lettres et des arts. On sait le rôle de la Médecine et des médecins dans l'œuvre de Molière, des névroses, de l'épilepsie et du vice du jeu dans celle de Dostoïevski.

La tuberculose a eu une influence considérable sur la vie et l'œuvre de Chopin, la surdité sur celles de Goya et de Beethoven. Le besoin permanent d'argent a été partiellement à l'origine de la Comédie Humaine. L'alcoolisme a joué un grand rôle dans les productions de Verlaine et de Modigliani, les déviations sexuelles dans la vie d'Oscar Wilde.

Par ailleurs, l'Histoire des médecins est aussi riche d'enseignements. Claude Bernard n'aurait peut-être pas réalisé son œuvre s'il n'avait rencontré tant d'incompréhension et de difficultés conjugales.

Leur formation médicale apparaît à chaque page de Flaubert, de Conan Doyle, de Tchekov, de Léon Daudet, de Duhamel, de Louis-Ferdinand Céline. L'empreinte durable de la Médecine se trouve encore dans la conception des hommes et l'action politique de Clemenceau et même dans le comportement d'explorateurs, tels Charcot et John Richardson.

### *Influence de l'Histoire sur la Médecine*

Si tels sont, entre autres, les effets de la pathologie sur l'Histoire, à l'inverse, l'Histoire a eu un effet direct sur la Médecine.

Pour chaque pays, celle-ci n'a trouvé son plein développement qu'au moment où chaque civilisation a atteint son apogée. Les grands moments de la médecine égyptienne ont correspondu au troisième et au deuxième millénaire avant J.-C., de l'ancien Empire à Ramsès II.

Le temps d'Hippocrate est venu au décours du siècle de Périclès. Si Galien domina pendant dix siècles la médecine européenne, c'est en grande partie parce qu'il professait le monothéisme et, de ce fait, au chaos politique du Moyen Age occidental a correspondu l'immense vacuité de la médecine scolastique.

Cependant, dans le même temps, l'apogée de l'empire islamique s'illustre de l'enseignement d'Avicenne et d'Averroès, sans lesquels le bond en avant contemporain de la Renaissance aurait été impensable.

La Médecine ne prendra son véritable départ qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, avec Laennec et grâce à la méthode anatomo-clinique. Or, les découvertes fondamentales des médecins français de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle correspondent à un des moments où la France était encore la plus puissante dans le monde.

## L'HISTOIRE DE LA MEDECINE

Si telles sont les influences réciproques de l'Histoire et de la Médecine, l'Histoire de la Médecine n'en doit pas moins être établie en une discipline autonome. C'est au XIX<sup>e</sup> siècle qu'elle s'est constituée.

Ceci tient à deux faits, d'une part, la Médecine était enfin sortie de sa longue enfance pour atteindre l'âge adulte. Ackerknecht rappelle qu'en 1803 Laennec, en consacrant sa thèse à Hippocrate, montrait qu'en étudiant encore celui-ci, on le considérait toujours comme un auteur médical presque contemporain, alors que quelques décennies plus tard, Littré, par sa traduction du médecin grec, le faisait apparaître comme un personnage toujours respecté, mais devenu historique.

La Médecine millénaire des symptômes était devenue, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, celle des lésions anatomiques, puis celle des troubles fonctionnels. Il est donc indispensable, pour bien comprendre les maladies actuelles, de savoir par quelles révolutions successives est passée la pensée médicale.

D'autre part et surtout, de nombreux médecins avaient reconnu l'importance des apports antérieurs et l'Histoire de la Médecine se constitua ainsi peu à peu en une discipline autonome. Son étude et son enseignement étaient justifiés par la constatation que l'analyse du passé médical permet de mieux comprendre les problèmes médicaux actuels.

La philosophie de l'Histoire des sciences se trouve résumée dans cette affirmation de Louis de Broglie : « Chaque fois que l'on aborde un sujet on se trouve nécessairement en présence d'un certain état de la question. » Encore faut-il le connaître. En effet, toute découverte a ses antécédents, tout inventeur ses devanciers. Ainsi un des principaux instruments de la recherche méthodique est la connaissance des acquisitions antérieures. Récente, elle relève de la bibliographie, ancienne, de l'Histoire.

Parallèlement, Bouchut avait raison d'affirmer : « C'est par l'Histoire qu'on se souvient et qu'on retire les exemples de ce qu'il est bon de reproduire et de ce qu'il faut éviter. »

Dès 1858, Louis Pasteur déplorait déjà que l'on abordât la culture des sciences avec une ignorance complète du passé. Il ajoutait cette vérité permanente : « On s'imagine que la science est d'aujourd'hui. On ne voit pas que son état actuel n'est que progrès sur l'état d'une période précédente. »

Claude Bernard n'a jamais publié un seul de ses travaux sans le faire précéder de l'historique de la question étudiée.

En effet, pour toute connaissance, tout pas en avant, précède une évolution, et celle-ci se nourrit tout autant des leçons du passé que des possibilités du présent et des virtualités de l'avenir. Porter intérêt au passé n'est pas faire preuve d'un esprit rétrograde, ni travailler au rebours du courant de la vie. Une discipline qui oublie d'où elle vient cesse bientôt de percevoir où elle va.

Loin de conférer une valeur absolue à la science qui s'établit aujourd'hui, il faut, selon le conseil de Joubert : « Recevoir le passé avec respect et le présent avec méfiance, si l'on veut pourvoir à la sûreté de l'avenir. »

On peut en déduire que l'utilité de l'Histoire de la Médecine consiste dans ce fait, signalé voilà déjà un siècle par Littré : « Il n'est rien dans la plus avancée des médecines modernes, dont on ne puisse trouver l'embryon dans la médecine du passé. » C'est pourquoi il s'écriait dès 1829 : « La science de la médecine, si elle ne veut pas être rabaisée au rang de métier, doit s'occuper de son histoire. »

L'acte médical repose sur l'emploi combiné et judicieux de deux grands groupes de moyens. D'une part, les facultés de l'esprit propres aux médecins, en tant qu'êtres pensants ; d'autre part, des possibilités matérielles que le progrès augmente chaque jour. Si chacun admet la nécessité du recours aux techniques et de leurs connaissances, il doit symétriquement en être de même pour les moyens intellectuels dont dispose le praticien. Une grande part de ceux-ci se déduit des raisonnements faits dans le passé et de la progression des connaissances médicales, d'où sont nées les grandes découvertes.

Chacune des découvertes scientifiques s'appuie plus ou moins directement sur l'acquis antérieur, puis elle ouvre à son tour la voie à de nouveaux progrès. Comme dans les réactions chimiques en chaîne, le déroulement et la succession de différentes phases sont incompréhensibles, si l'on ignore les premières équations. A titre d'exemple, la connaissance actuelle des pneumopathies aiguës bactériennes ou virales en est une illustration typique. Jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, toutes les souffrances respiratoires intrathoraciques étaient baptisées d'une façon indiscriminée du nom de péri-pneumonie. Puis en 1819, dans son « Traité de l'Auscultation médiante », Laennec décrivit cliniquement et anatomiquement la pneumonie lobaire franche aiguë. Vingt ans plus tard, Rilliet et Barthès individualisaient les broncho-pneumonies à foyers multiples disséminés. Mais il restait un grand nombre de broncho-pneumopathies sortant de ces deux cadres, mal étiquetées et confondues entre elles, souvent sous le nom de congestions pulmonaires de type Woillez.

L'invention de la ponction pleurale permit déjà une nouvelle distinction entre les spléno-pneumonies et les cortico-pleurites.

Bientôt l'ère pastorienne allait confirmer l'autonomie des pneumonies à pneumocoques et celle des broncho-pneumonies, le plus souvent à streptocoque. D'autres souffrances pulmonaires allaient plus tard être rattachées à d'autres germes.

Entre les deux guerres, le développement des explorations radiologiques permit de reconnaître les pneumonies atypiques, dites primitives.

Enfin, dans un dernier temps, la virologie a permis de dissocier celles-ci et le mystère de leur étiologie, en les rapportant à des virus ou à des micro-organismes apparentés.

Ainsi en un siècle, par différents processus des méthodes et par l'évolution de la pensée médicale, les péri-pneumonies ont éclaté en de nombreuses affections distinctes, par leur caractère clinique, anatomo-radiologique et étiologique.

Cet exemple montre le rôle majeur de l'Histoire de la Médecine. En dehors de son intérêt culturel, elle est à la pensée médicale ce que l'entraînement au lit du malade est à la clinique, ce que les travaux pratiques sont aux sciences fondamentales.

Coury rapporte qu'on a pu la définir comme l'embryologie spirituelle de la profession médicale. En effet, le savant le plus actuel reste débiteur de ses devanciers, tout comme il est solidaire de ses contemporains. Ceci n'implique pas un asservissement aux vieilles conceptions, mais au contraire, leur prise en considération, encourage l'indépendance d'esprit et l'audace intellectuelle.

De toute façon, il n'y a pas plus de génération spontanée dans les productions de l'esprit que dans l'élaboration de la matière.

L'Histoire de la Médecine fournit aussi beaucoup d'autres enseignements. Si jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, la Médecine a été marquée par d'immenses lacunes, encombrée d'un fatras de théories fantaisistes, de notions fausses, de thérapeutiques inefficaces, elle a aussi accumulé au passage des richesses insoupçonnées.

Ainsi la Bible faisait déjà allusion à la réanimation respiratoire par le bouche-à-bouche. Marcus Varro avait pressenti le rôle des moustiques dans la transmission du paludisme, deux mille ans avant la découverte de Manson. Antillus, chirurgien romain, a entrepris sur la cataracte une intervention que Daviel n'a fait que perfectionner. Quatre cents ans avant Davaine et Pasteur, Fracastor, au prix de déductions logiques, mises au service de l'intuition, incriminait le rôle des « *Seminaria contagionis* » dans la responsabilité des maladies infectieuses. Avant Lavoisier, Van Helmont a écrit : « Rien ne se perd, tout se transforme. » Le spéculum, attribué à Récamier,

est décrit par Paul d'Egine. Boerhaave a pratiqué la thermométrie avant Wunderlock. La contagiosité de la tuberculose, attribuée à juste titre à Villemin et niée par Laennec, a été vue par Alexandre d'Aphrodisi, seize siècles plus tôt.

L'Histoire de la Médecine incite encore à la modestie scientifique. Tel dogme actuel risque d'être répudié demain et l'erreur d'hier est bien souvent la vérité d'aujourd'hui. Quelques exemples illustrent cette affirmation. Ainsi le XIX<sup>e</sup> siècle a porté de sérieux coups à cette doctrine, avec les admirables expériences de Reilly en France et avec l'énoncé de la théorie de Selye au Canada.

Inversement, l'humorisme des anciens, si ridiculisé dans un temps, se trouve singulièrement revalorisé par les découvertes de la chimie-biologie.

L'Histoire de la Médecine rend confiant. Elle montre le triomphe inéluctable de la vérité : Harvey a raison de Riolan, Laennec de Broussais, Pasteur de Pouchet et de Peter. Ainsi le progrès, qui lentement s'inscrit aux pages de l'Histoire, permet l'espoir d'un nouvel essor dans la lutte contre la maladie et contre la mort.

L'Histoire de la Médecine contribue également à la formation générale des médecins.

Jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, tous les médecins connaissaient le grec et le latin. La plupart étaient des humanistes et des linguistes. Actuellement, la base culturelle des médecins s'est considérablement rétrécie. L'Histoire de la Médecine est un des rares moyens de l'élargir un peu, et dans les générations à venir sans doute faudra-t-il étudier cette Histoire pour juger équitablement et sérieusement des progrès réels et de l'efficacité de la Médecine.

En initiant les jeunes aux aventures des grands pionniers et à la genèse des grandes découvertes, l'Histoire de la Médecine leur donne des modèles et des exemples dont le pouvoir stimulant est grand. Elle est une des bases les plus sûres de l'humanisme et de l'éthique médicale. Elle attire l'attention des étudiants sur les aspects moraux et culturels d'une profession de plus en plus scientifique et technique. Elle explique pourquoi et comment un docteur en médecine est différent d'un docteur en sciences.

Dans certains pays, comme le Portugal et l'Espagne, elle est enseignée avec la déontologie. Elle est en effet indispensable pour bien inculquer au médecin l'antagonisme qui existe entre ses responsabilités et son pouvoir.

La fragmentation de la médecine en spécialités est devenue une nécessité, dont les inconvénients sont bien connus. L'Histoire de la Médecine est

la seule discipline capable de freiner le spécialisme centrifuge, de considérer la Médecine dans sa totalité, et de maintenir une certaine unité de l'art hippocratique. Pour obvier à l'étroitesse d'esprit que menace d'engendrer une spécialisation poussée à outrance, il n'est pas de moyen plus efficace que l'humanisation de la science par la connaissance de son passé.

Il existe, en marge de l'Histoire de la Médecine, une littérature facile, amusante, humoristique ou galante, sans aucune tendance scientifique. Il importe de l'éliminer sans regret, car elle représente la voie du plaisant et de la facilité.

Ceci ne veut pas dire qu'il faut renoncer aux biographies et à connaître la vie des hommes et des médecins célèbres.

Ces biographies formaient l'essentiel de l'Histoire de la Médecine classique. Mais l'histoire des modestes praticiens est aussi utile. Aussi est-ce vers des perspectives plus austères et plus rentables, à long terme, que doit porter l'effort, telles que l'évolution des idées et des doctrines, l'histoire des maladies, des techniques, des disciplines et des structures médico-chirurgicales.

Il importe de savoir dans quel milieu social, dans quelle ambiance politique, philosophique ou religieuse, dans quel statut professionnel, dans quelles conditions techniques et psychologiques, la Médecine a été enseignée, pratiquée et diffusée, au cours de son évolution. Tous ces facteurs ont joué un rôle déterminant dans la genèse de la Médecine moderne.

L'histoire des maladies elles-mêmes revêt aussi un intérêt réel, comme en témoignent entre autres les évolutions séculaires de la tuberculose, de la fièvre typhoïde, du typhus, de la syphilis, de la pneumonie, de la lèpre.

Pour comprendre l'évolution accélérée et de plus en plus unitaire de la science, des données historiques sont aussi indispensables que les cartes à la navigation d'un navire ou d'un avion. Elles permettent de voir se dessiner à la lumière de l'expérience les grandes lignes des doctrines permanentes et des acquisitions durables. Enfin, elles montrent aux étudiants que beaucoup de progrès enregistrés se trouvent souvent déterminés par le développement préalable de données théoriques, en apparence inutiles et sans intérêt pratique.

Ainsi le débutant, allant du simple au complexe, et du commencement vers la fin, se trouve dans les meilleures conditions pour accéder à l'état actuel de la Médecine.

Dans le déclin général de la culture et de la tradition médicale, le malaise signalé un peu partout dans la profession, l'Histoire de la Médecine peut et doit jouer un rôle de conservation des connaissances, des traditions et de la morale, des plus utiles.

## AUTONOMIE DE L'HISTOIRE DE LA MEDECINE

Elle doit être conservée dans son intégrité.

En effet, l'Histoire de la Médecine peut être abordée de deux façons, soit par le médecin qui s'intéresse à l'Histoire, soit par l'historien qui s'intéresse à la Médecine. Or, un excellent médecin, tout comme un excellent historien, peut être inadéquat dans l'étude de cette discipline. L'un parce qu'il n'a pas fait l'effort suffisant pour se soumettre aux disciplines de l'Histoire, l'autre parce qu'il parle avec érudition d'un sujet dont il est incapable de comprendre la substance.

Le médecin qui s'intéresse à l'Histoire est quelquefois un simple collectionneur de médailles, de livres, d'autographes, ou de portraits, et il n'est pas plus historien qu'un collectionneur d'insectes n'est entomologiste. D'autres étudient le passé, seulement pour ce qu'il peut présenter d'utile. Ils ne veulent pas l'Histoire, mais seulement quelque chose de l'Histoire. Le danger n'est pas mince. En effet, il ne saurait être question de concevoir une Histoire de la Médecine éclairée par la finalité du présent. La conception évolutionniste éliminant sans cesse l'erreur pour ne conserver que la vérité aboutit à un mépris de tout ce qui ne correspond pas à la théorie du jour, comme si ce que la science actuelle nomme « erreur » n'avait pas un droit positif à être étudiée par l'historien, au même titre que ce qu'elle tient pour la « vérité » (Canguilhem).

De plus, pendant trop longtemps, de grands esprits médicaux se sont contentés de livres médiocres sur la genèse de leur art. La période de l'amateurisme et de l'inauthenticité est passée. L'Histoire de la Médecine est une science véritable demandant d'immenses connaissances. Il n'y a aucune différence entre elle et une autre discipline médicale, clinique ou fondamentale. C'était l'idée de Cushing. C'est aussi celle de Sarton.

L'historien qui s'intéresse à la Médecine est arrêté par sa méconnaissance de la doxologie médicale ancienne, et son ignorance de la théorie et de la pratique actuelles. Il ne peut que difficilement comparer le passé et le présent, surtout lorsqu'il s'agit de techniques.

Si l'Histoire de la Médecine devenait le domaine des historiens, elle représenterait une subdivision de l'Histoire générale, considérant la Médecine comme un sujet intéressant, mais ne prenant aucune part à sa vie propre. Il a certes existé quelques essais d'enseignement d'Histoire de la Médecine dans les Facultés de Lettres, mais ils n'ont été qu'épisodiques, ou portant sur des sujets très limités. On voit mal, pour le moment, un cours complet d'Histoire de la Médecine fait par un non-médecin à l'usage de non-médecins.

L'historien de la Médecine doit être autre chose qu'un historien s'intéressant à la Médecine, ou qu'un médecin s'occupant d'Histoire. Il doit être apte à la fois à la recherche historique et à la recherche scientifique. Il doit rester en contact étroit et permanent avec la discipline historique et les activités des médecins praticiens. Cette double condition constitue l'originalité de sa spécialité. Tout en empruntant aux historiens généraux, aux philologues et à leurs méthodes, elle n'est pas une sous-discipline, ni d'un côté, ni de l'autre. Elle reste une discipline médicale autonome, et justifie l'existence de centres spéciaux d'études.

L'activité de ces centres, le crédit dont ils jouissent et les ressources dont ils disposent apportent le démenti le plus formel à ceux qui se constituaient, en France, les adversaires inconditionnels de l'Histoire de la Médecine.

\*\*

L'Histoire de la Médecine est en fait l'Histoire de l'Humanité tout entière, avec ses hauts et ses bas, ses aspirations vers la vérité et ses échecs pathétiques. Ainsi appartient-elle à l'Histoire générale. Elle en explique, de façon directe ou indirecte, bien des faits. Elle en éclaire bien des moments.

En effet, depuis qu'il y a des hommes, ceux-ci ont été confrontés à la maladie et ont eu le souci de la supprimer. La naissance de la Médecine est contemporaine de la propre genèse de l'homme. L'être vivant a éprouvé le désir de soulager ses maux, dans le temps même où il cédait aux besoins primordiaux d'assurer sa subsistance.

L'Histoire de la Médecine apparaît donc comme une des nombreuses composantes de l'Histoire des civilisations, dont elle représente un des aspects les moins connus, mais les plus brillants.

Aucune discipline n'offre davantage à l'érudit, ou simplement au curieux, un champ plus vaste de recherches et d'enrichissement.

L'Histoire de la Médecine doit être considérée dans son ensemble, et non pas comme une collection de livres, une procession de personnages, une succession de théories vraies ou fausses, mais elle doit être conçue comme l'essence de l'Histoire culturelle.